

Alexopoulos Christina : « *Ce qui m'a plu, c'est que le projet est pensé par et pour des personnes pour qui la question de la pluralité se pose.* »

Quel est votre parcours ?

Après des études en lettres et sciences du langage (Paris IV), histoire (INALCO), anthropologie (EHESS) et psychologie (Paris VII), j'ai commencé à mener une double activité professionnelle, en tant [qu'enseignante à l'INALCO](#) et en tant que psychologue clinicienne. J'avais rencontré à Calais un interprète, doctorant en droit, Allahham Khalil, dans le cadre d'un projet USPC qui consistait en un stage doctoral auprès de migrants. Il cherchait un.e psychologue pour faire du bénévolat au sein du Centre d'Hébergement d'Urgence pour Migrants de Bobigny où il travaillait comme assistant socio-éducatif après son expérience de terrain à Calais.

J'avais déjà entamé une thèse en psychologie clinique sur la question des narrations extrêmes engageant le social - dans la continuité de mes travaux antérieurs en histoire et anthropologie et de ma thèse consacrée à la guerre civile grecque.



Depuis 2016, j'interviens donc comme psychologue bénévole deux jours par semaine dans un foyer d'accueil de personnes originaires d'Afrique et d'Asie Centrale. Pour ma part, je m'occupe essentiellement de résidents arabophones et de quelques francophones et anglophones. Les personnes qui parlent dari, de nombreux migrants francophones et anglophones sont suivis par ma collègue, Isabelle Davarpanah, avec qui nous collaborons depuis le début et qui a toujours fait preuve d'un rare sens de l'engagement. C'est dans ce cadre que j'ai rencontré les demandeurs d'asile et réfugiés auprès de qui j'ai pu évoquer le programme Inalc'ER.

Comment travaillez vous avec ces personnes?

Je travaille avec les réfugiés sur leur histoire de vie, leurs expériences traumatiques, les ressources qui leur ont permis d'y faire face. Cela nécessite de leur apporter un cadre à la fois souple et solide. Par exemple, il est important de recevoir les patients même quand ils sont très en retard à leurs RDV, irréguliers dans leurs venues, ou qu'ils se montrent très ambivalents par rapport à toute proposition de prise en charge. Les personnes reçues en entretien se sont senties dans leur pays d'origine et dans leur parcours migratoire malmenées, rejetées, peu désirées et ont besoin de savoir que quelqu'un peut les attendre, les accueillir de manière inconditionnelle et aussi plus globalement survivre à toute destructivité qui pourrait les amener à faire expérimenter à l'autre dans le cadre transférentiel la violence dont elles ont été les victimes.

Dans la clinique du trauma, les repères spatiotemporels sont souvent brouillés, les personnes traumatisées sont sidérées, oscillant entre moments d'angoisse extrême et d'apathie. Voir que quelqu'un qui représente à leurs yeux entre autres une figure parentale,

l'institution qui les héberge ou le pays d'accueil, peut les attendre, reconnaître leur souffrance, les accepter avec leurs difficultés ou encore adapter à leurs besoins l'environnement où se construisent les interactions et les liens intersubjectifs, rompt avec une situation d'emprise, leur permet de sortir d'un positionnement victimaire, et les remet dans la possibilité d'être acteurs de leur vie.

Il est très important de se montrer respectueux de la temporalité propre à chacun, de tenir compte de ses défenses, d'adapter l'offre de soins à ses besoins.

Dans le lien transférentiel, on devient une figure parentale. Il me semble important d'accepter, puis de transformer ce rôle, tout en refusant tout positionnement du côté du pouvoir. Certains arrivent avec la terreur d'avoir survécu face à un régime dictatorial, à des pratiques génocidaires, à un sentiment de désappartenance.

J'ai entendu des récits d'une extrême violence à propos des prisons soudanaises, tchadiennes ou guinéennes, des milices en Libye, de l'esclavagisme que certains y ont vécu. Des migrants peuvent être apeurés à la vue d'un uniforme ou être extrêmement sensibles à tout ce qui s'apparenterait à un abus de pouvoir, une forme d'exclusion ou de rejet.

C'est dans ce sens là qu'il me semble important d'avoir un positionnement qui apporte bienveillance, confiance et contenance.

Comment en êtes vous venue à leur proposer le projet Inalc'ER ?

Le désir des migrants est mis à mal dans leur pays d'origine, et arrivés en France ils sont confrontés à la violence d'attentes interminables. Face à ces impossibilités, j'ai questionné ce qui est encore possible en refusant toutes les formes d'autolimitation qui consistent à considérer que les étrangers seraient prioritairement destinés à occuper des tâches subalternes dont les locaux ne voudraient pas.

En tant que psychologue clinicienne, je pense que je dois accompagner les personnes que je suis dans leur cheminement, à jouer aussi parfois un rôle de passeur entre plusieurs mondes. De par ma formation, j'ai le sentiment de naviguer entre différents univers, donc il m'est aisé de mettre en circulation des informations sur le système universitaire français et sur les attentes et aspirations des migrants.

Au lieu de me cantonner à les aider à faire face à un nième deuil ou à travailler encore et toujours sur le renoncement, je pense qu'il est très important de se focaliser aussi sur ce qui reste toujours possible. Si l'on refuse de les assigner à la seule place de demandeurs d'asile ou de réfugiés et qu'on les traite comme des sujets de désir avec leurs propres ressources et limites, cela peut les aider à s'inscrire dans la dynamique de personnes qui peuvent décider de leur vie, à s'investir dans de nouveaux projets, à croire dans l'avenir. Dans cette optique, j'ai essayé de faire connaître ce projet à ceux qui en avaient manifesté le désir.

Que pensez-vous du projet Inalc'ER ?

Ce qui m'a plu, c'est que le projet est pensé par et pour des personnes pour qui la question de la pluralité se pose. L'INALCO est un univers cosmopolite, ouvert aux cultures du monde, propice aux échanges et à la diversité. C'est dans cette université que moi-même quand j'étais étudiante j'ai eu la chance d'assister à des cours transversaux portant par exemple sur les écritures balkaniques, l'histoire de l'empire ottoman, l'anthropologie et l'oralité. Ma rencontre avec certains enseignants – chercheurs de cette université comme [Frosa Pejoska-Bouchereau](#), [Joëlle Dalègre](#) ou [Thomas Szende](#) a été déterminante dans mon parcours intellectuel et personnel.

J'ai sans doute voulu transmettre ce que j'ai reçu à la fois en termes de formation universitaire mais aussi d'expériences de respect, d'humanité et d'amitié.

Il y a quelque chose de polysémique dans ce projet dans la mesure où il y a prise en compte du sens que les réfugiés vont pouvoir y mettre à côté du sens que nous-mêmes nous accordons à ce projet. On peut alors entendre cette formation de manière polyphonique, ou encore comme une expression multifocale où chacun part de son point de vue pour aller à la rencontre des autres, une démarche qui vient aussi chercher les étudiants là où ils sont, qui prend en compte leur point de départ et leurs projets d'arrivée.

Inalc'ER propose à la fois quelque chose de nouveau et de familier, de facilement identifiable, favorisant une focalisation interne, réhabilitant dans le cadre académique français sa culture d'origine et renouant avec ses propres valeurs. Les étudiants peuvent intégrer dans leur parcours d'étude leur propre culture et échanger avec des enseignants originaires de leur pays, alors que souvent le système universitaire européen reste très centré sur le monde occidental.

Outre des cours de remise à niveau de français, les étudiants du projet Inalc'ER suivent un programme de niveau L1 de leur langue, avec des cours de civilisation enseignés en français : un sujet dont ils sont relativement familiers, mais qui les invite aussi à se confronter à la nouveauté de l'utilisation d'un français académique.

Il ne s'agit pas seulement de proposer une formation de haut niveau universitaire, mais aussi de participer à un processus interactif dans lequel il est possible de resémantiser l'offre proposée. Alors qu'on a l'habitude de projeter sur l'enseignant l'ensemble des savoirs, ici, les participants découvrent que le savoir peut se situer aussi du côté de l'étudiant qui devient une figure de passeur par rapport à ses camarades de cours, qui sont par exemple français. De fait, les étudiants réfugiés ne se posent pas en position d'assistés dans ce programme, mais ils sont invités à jouer un rôle d'acteurs, aptes à mobiliser, partager et transmettre leurs propres compétences. C'est essentiel pour des personnes qui ont été en position de demander ou de recevoir de l'aide et qui peuvent finir par avoir une image dévalorisante de leur propre culture ou de leurs capacités singulières.

Ces personnes qui ont été extrêmement rejetées dans leur parcours d'errance et de violence politique, se sentent accueillies à l'Inalco, traitées de manière égalitaire, respectées dans leurs différences. Elles y trouvent un peu de leur chez soi en l'autre, dans les cours, dans l'institution, dans cette expérience groupale forte que constitue la transmission, le partage, la réciprocité.

Déjà, une partie du pari est gagné. Et quelle que soit la suite de leurs études, de leur parcours professionnel et personnel de ces sujets confrontés à des pertes massives, des séparations violentes, des liens brisés, personne ne pourra plus leur enlever le sentiment d'avoir expérimenté l'égalité des chances républicaine, mais aussi la chaleur humaine d'un lieu d'accueil où ils peuvent être valorisés dans leurs appartenances multiples. Être reconnu à niveau individuel et communautaire ouvre la voie à la possibilité de partir à son tour à la rencontre de l'altérité, à respecter la différence, à circuler librement entre ses différentes identités en abolissant des frontières liberticides.

Novembre 2018 – propos recueillis par E. Collard